

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°42 – décembre 2012-janvier 2013

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

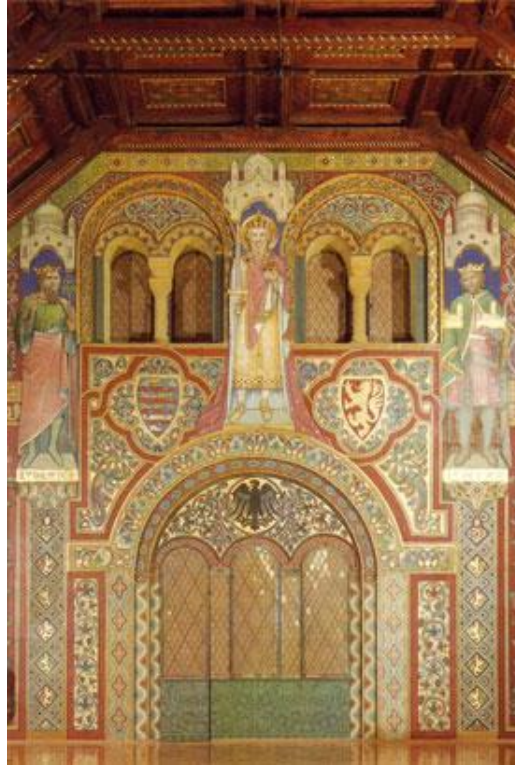
Henrik Steffens

Lorsqu'il décrit la vie littéraire à Iéna, Steffens songe à la période durant laquelle les romantiques manifestaient à toute occasion leur admiration pour Goethe, tandis que Goethe voyait avec bienveillance les efforts des jeunes poètes, des jeunes savants, des jeunes philosophes : c'est fort naturel, puisqu'il a surtout connu cette période ; mais il néglige de mentionner les divergences de vue qui existaient déjà entre Goethe et les romantiques et qui devaient se manifester à partir de 1808 surtout.

Cette réserve faite, disons que peu d'historiens de la littérature ont dépeint la floraison d'Iéna avec autant d'émotion sincère que Steffens. Dès 1817, dans *l'Époque actuelle et ses origines*, il dit que l'Allemagne a eu alors un foyer spirituel, qui a fait renaître définitivement en elle l'esprit spéculatif, disparu depuis longtemps. Dans *Les quatre Norvégiens*, nouvelle en partie autobiographique publiée en 1828, un des héros, après avoir rendu hommage à Goethe, s'exclame : « Et quels hommes étaient rassemblés là ! – Le robuste Fichte, le puissant Schelling, dont le titanisme nous attirait, Tieck, les frères Schlegel. Novalis venait de temps en temps nous rendre visite. Schleiermacher, quoiqu'éloigné, appartenait au groupe ; certes, maint désaccord devait se manifester de bonne heure entre des caractères aussi marqués, mais nous l'ignorions, nous le devinions à peine, et nous apercevions seulement la floraison printanière d'une nouvelle ère spirituelle, saluée par nous avec l'impétuosité de notre joie juvénile. » Et ce n'est pas un enthousiasme né de la réflexion longtemps après les événements : Steffens avait écrit à Caroline Schlegel dès le 26 juillet 1799 : « Je ne retrouverai Iéna nulle part, je le sens, et souvent je suis pris d'un désir qui mérite le nom de mal du pays ; car vraiment, nulle part je ne me suis senti chez moi comme à Iéna. » En septembre 1814, il écrivait à Tieck une lettre dont l'enthousiasme se tempère de mélancolie : « Cette époque si riche pour moi en affection, en amitié, en idées nouvelles de tout genre, m'apparaît toujours comme la plus belle de ma vie... Il est certain que l'époque à laquelle Goethe et Fichte et Schelling et les Schlegel, toi, Novalis, Ritter et moi rêvions d'être tous unis, était riche en germes variés, mais il y avait cependant quelque chose d'un peu sacrilège dans l'ensemble. Nous voulions élever une tour de Babel spirituelle, que tous les esprits reconnaîtraient de loin. Mais la confusion des langues ensevelit ce monument de l'orgueil sous ses propres décombres. »

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

A propos de la Wartburg



Salle de la Wartburg

Ici, comme ailleurs, la fable et la science se touchent ; la légende n'est qu'un voile transparent qui ne cache point la vérité, qui l'orne seulement. A cette source féconde et nationale tous les arts sont venus puiser. Que de vers, que de fresques et aussi que de musique n'a pas inspirés le noble récit¹ qu'enveloppe aujourd'hui cette brume de mysticisme particulière à certains sujets prédestinés ! C'est évidemment le côté mystique et légendaire qui d'abord saisit Novalis dans sa romanesque épopée de *Henri d'Ofterdingen*, œuvre de grâce émue, d'élan vers le merveilleux, presque enfantine, où l'imagination vous apparaît pour ainsi dire à l'état volatil et dépourvue encore de cet esprit de critique et d'analyse que cette exquise nature de poète et de penseur, cherchant à se compléter, empruntera plus tard à l'influence des Tieck et des Schlegel.

Henri Blaze de Bury

¹ Le « tournoi poétique » de la Wartburg, illustré entre autres œuvres littéraires ou musicales par le *Tannhäuser* de Richard Wagner.

Le lendemain, par un beau soleil, dans la délicieuse vallée d'Eisenach, entourée de collines boisées que domine le féodal donjon de la Wartburg, les quinze ou vingt mille sujets de notre auguste châtelain s'ébattaient dans l'allégresse. – Des brasseries champêtres, des tréteaux pavoisés, des musiques, une fête en pleine nature ! Ce peuple aimait le passé, se sentant digne de l'avenir.

Le Grand-duc², seul, en redingote moderne, aimé comme un ami, vénéré de tous, se promenait au milieu des groupes. Signe particulier : on le saluait en souriant.

Le matin, j'avais visité la Wartburg. J'avais contemplé, à mon tour, cette tache noire que l'encrier de Martin Luther laissa sur la muraille, en s'y brisant, alors qu'un soir le digne réformateur, croyant entrevoir le Diable en face de la table où il écrivait, lui jeta ledit encrier aux cornes ! J'avais vu le couloir où sainte Élisabeth accomplit le miracle des roses, – la salle du Landgrave où les *minnesingers* Walter de la Vogelwelde et Wolfram d'Eischenbach furent vaincus par le chant du chevalier de Vénus.

La fête continuait dont l'impression des siècles, évoquée par la Wartburg.

Le Grand-duc, m'ayant aperçu dans le vallon, vint à moi par un mouvement de courtoisie charmante.

Pendant que nous causions, il salua de la main une très vieille femme qui passait, joyeuse, entre deux beaux étudiants ; ceux-ci, tête nue, lui donnaient le bras.

– C'est, me dit-il, l'artiste qui a créé la *Marguerite* du *Faust*, en Allemagne. Elle sera demain centenaire.

Quelques instants après, il reprit, avec un sourire :

– Dites-moi, n'avez-vous pas remarqué, ce matin, à la Wartburg, l'ours, le loup-cervier, le renne, le guépard, l'aigle, – toute une ménagerie ?

Sur mon affirmation, il ajouta, risquant un jeu de mots possible, seulement en français, sorte de calembour de souverain à l'usage des visiteurs :

– A présent, vous voyez le *grand-duc*. Il y en a par milliers dans le parc de Weimar. C'est le rendez-vous des oiseaux de nuit de l'Allemagne. Je les y laisse vieillir.

Villiers de l'Isle-Adam³

² [Charles-Alexandre de Saxe-Weimar-Eisenach (1818-1901).]

³ Villiers de l'Isle-Adam, *Le secret de l'échafaud*, Paris, 1888.

LES SOURCES DE LA PENSÉE DE NOVALIS

I

Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est continuée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme.

Quels sont donc, d'abord, les traits généraux que présentent ces penseurs ? Lorsqu'on essaie de dégager l'idée maîtresse des systèmes mystiques du moyen âge, – l'idée centrale du système d'Eckart par exemple – on arrive aisément à l'interpréter comme une sorte de monisme panthéistique où les éléments spécifiques chrétiens feraient à peu près complètement défaut. Je résumerais volontiers la doctrine des mystiques allemands dans les deux formules suivantes : « Contemplez la Divinité et vous y trouverez le Verbe et les idées de toute chose, et la création entière et l'âme humaine. Descendez en vous-même et, dans le tréfonds de votre âme, vous trouverez toutes les âmes humaines et le Verbe et la Divinité elle-même. »

« Contemplez la Divinité, disent les mystiques, et vous y trouverez le monde ». Absorberez-vous dans l'idée la plus haute que l'esprit humain puisse concevoir, l'idée de l'Être absolu dans son essence, dans son unité inintelligible et inconsciente, l'idée de la Substance unique et immuable qui n'est point ceci et cela, où il n'y a pas de distinction d'être et de personne, de matière et de forme, de sujet et d'objet, où rien n'agit, où rien n'apparaît. De ce Tout qui est pareil à un Néant, à une muette solitude ensevelie dans un sommeil sans rêve, sans pensée, sans amour, – de ce Tout immuable, ineffable, le mystique voit jaillir peu à peu la Pensée et l'Univers. Il voit la Divinité se replier d'abord sur elle-même, prendre conscience d'elle en une Image qui est elle-même encore une fois, s'y mirer comme le Père en son Fils. Mais dans cette Image, dans cette Idée suprême, à son tour, sont contenues en puissance les idées génératrices de toutes choses. Imaginez maintenant que cette Image développe tout ce qu'elle contient en puissance, que tout ce qui est virtualité en elle devienne acte, et vous aurez l'Univers, le monde des hommes et des choses. En vertu de la loi de Bonté, qui veut que l'Être tende à devenir tout ce qu'il peut être, la Divinité s'épanche ainsi hors d'elle-même ; elle se contemple dans le Verbe,

elle engendre le Monde des créatures. – De l'unité divine sort ainsi la Pluralité.

Et inversement : dans la pluralité se retrouve l'unité. En toute créature il y a l'Être, il y a Dieu. Descends en toi-même et tout au fond de ton âme tu trouveras une étincelle incréée, qui est Dieu. Les hommes diffèrent selon la chair et la naissance et par les facultés inférieures de leurs âmes : par l'esprit, par l'étincelle qui luit au fond de chaque âme, ils sont un seul homme, une seule âme, et cette âme est le Verbe, et le Verbe est Dieu. Au sein de l'Être, l'âme et Dieu se rejoignent et se confondent. Si vous rentrez en vous-même, si vous vous recueillez en votre âme, vous êtes en Dieu, – vous êtes Dieu.

La critique se demandait autrefois si, dans un pareil système, il y avait encore place pour les dogmes chrétiens. Il semblait que, dans ce processus éternel en vertu duquel Dieu se réalise par l'univers et dans l'univers se retrouve lui-même, il ne dût y avoir place, en bonne logique, que pour une seule réalité : Dieu en son double mouvement d'expansion vers le multiple et de rétraction vers l'unité. Et l'on en inférait qu'un mystique comme Eckart pouvait être à bon droit regardé comme un pur panthéiste, héritier des néoplatoniciens, de Plotin, de Denys de l'Aréopage et de Scot Erigène, comme un adversaire décidé de Saint Thomas et de la scolastique, comme un penseur entièrement indépendant, affranchi de toute tradition historique, émancipé de toute autorité extérieure, pour qui nulle vérité révélée ne peut pénétrer du dehors dans l'âme, pour qui le dogme chrétien n'est que symbole, pour qui la spéculation philosophique se substitue à la religion, la raison à la révélation, – en un mot comme un précurseur de la Réforme et du subjectivisme religieux, comme un ancêtre du monisme idéaliste moderne.

Cette interprétation, aujourd'hui vivement contestée, a perdu beaucoup de terrain, ces derniers temps, non seulement parmi les savants catholiques, mais aussi chez les critiques protestants et indépendants. On reconnaît aujourd'hui qu'il est impossible, sans fausser la réalité historique, d'établir un contraste trop accusé entre mystiques et scolastiques. Le mysticisme allemand est né non pas d'une réaction du sentiment chrétien contre l'intellectualisme scolastique, mais, au contraire, d'un essor parallèle et convergent de la piété chrétienne et de la science chrétienne, c'est-à-dire de la scolastique. La piété catholique est le point de départ commun des mystiques comme des scolastiques. De même que l'intellectualisme d'un Saint Thomas a ses racines dans une piété fervente et aboutit à la conception mystique de la *visio Dei*, de l'extase où l'âme s'élève jusqu'à la contemplation directe de Dieu, ainsi la religiosité

sentimentale des mystiques tend vers l'intellectualisme et aboutit non seulement à la contemplation et à l'extase, mais aussi à la spéculation philosophique. Entre un mystique et un scolastique, il n'y a donc pas une opposition des natures. Ils partent, en réalité, tous deux du même point et aboutissent au même point. Et les mystiques allemands ne forment point une exception à cet égard. Leur pensée s'est développée sur le sol de la scolastique et a subi l'empreinte irrécusable du thomisme. Ils sont bien des chrétiens authentiques, pleins de foi dans la vérité religieuse traditionnelle. Il ne faut voir en eux ni des mécontents ni des hérétiques. Ils ne se sont pas sentis opprimés par le dogme catholique. Ils n'ont pas voulu innover. Ils n'ont pas cru enseigner autre chose que les théologiens les plus orthodoxes au sujet des vérités de la foi. Ils n'ont pas imaginé qu'entre leurs expériences mystiques les plus intimes et le christianisme le plus correct il pût y avoir la plus légère divergence. Chrétiens avant tout, ils étaient décidés à rester en communion de sentiments avec l'Église. Un Eckart pouvait ainsi, en toute sincérité, se soumettre au jugement de l'Église et rétracter par avance toute erreur qu'on aurait pu trouver dans ses écrits et dans ses paroles, concernant la foi et les mœurs. Il était convaincu d'ailleurs que, comme penseur, il n'avait fait qu'exprimer en langage philosophique le contenu exact de sa foi religieuse, de la foi chrétienne.

Ces mêmes dispositions fondamentales, nous pouvons les observer chez Novalis. Chez lui aussi nous trouvons un mysticisme spéculatif qui a ses bases à la fois dans la piété et dans la science, dans le cœur et dans la raison ; et il est pénétré lui aussi de la conviction absolue qu'il y a une harmonie complète entre ses idées spéculatives et la foi religieuse traditionnelle. La foi profonde dans l'unité dernière de Dieu et de Moi, dans un principe spirituel unique comme origine de toute chose ; le sentiment intime qu'en descendant au fond de son moi l'homme découvre un élément divin, qu'il y a communion et pénétration réciproque de l'homme, de Dieu et de la nature ; l'espoir confiant que l'évolution immense qui va de Dieu à la création et de la création à Dieu a pour loi suprême l'amour, – tout cela nous le rencontrons chez les grands mystiques allemands du XIV^e siècle comme aussi chez notre mystique romantique et chez nombre de ses contemporains. Qu'on ouvre, après la lecture des Sermons d'Eckart, *l'Enseignement de la vie bienheureuse* de Fichte ou le *Bruno* de Schelling, et l'on percevra aussitôt la parenté profonde qui unit l'ancienne mystique et l'idéalisme moderne. Entre l'Être divin tel que le définit Eckhart et le Moi de Fichte, l'Absolu de Schelling, l'Esprit de Hegel ou même la Volonté de Schopenhauer, on distinguera sans peine de curieuses

analogies. Novalis, d'ailleurs, avait très nettement conscience du lien spirituel qui l'unissait au passé mystique. Dès qu'il est initié en 1798 à la pensée de Plotin, il perçoit aussitôt les affinités profondes qui le lient au grand philosophe néo-platonicien. Il est « presque effrayé de sa ressemblance, avec Fichte et Kant ». Il trouve chez lui le génial pressentiment de cette « physique supérieure » que rêvent les romantiques ; « il est entré dans le sanctuaire avec la piété voulue et, après lui, nul n'y est sans doute pénétré plus avant ». Et de même l'année suivante, en 1799, Novalis s'enthousiasme pour le dernier des grands mystiques de l'ancienne Allemagne, Jacob Böhme, dont Tieck lui avait recommandé la lecture. Il le compare à un printemps avec ses énergies fécondes et plastiques, à « un chaos plein d'obscurs désirs et de vie merveilleuse », à « un microcosme qui s'épanouit ». Bref, Novalis se rattache consciemment à la tradition mystique. Et il a conscience que cette tradition est toujours actuellement vivante. Nul doute, en effet, que la disposition mystique ne soit un trait psychique hautement caractéristique de la race allemande. Le « cas » de Novalis n'est pas du tout un phénomène anormal et isolé : c'est une manifestation typique d'une énergie spirituelle vivante, aujourd'hui comme jadis, dans l'âme germanique et à qui l'Allemagne doit quelques-uns de ses chefs d'œuvres les plus illustres.

II

Novalis nous apparaît ainsi, d'abord, comme un chrétien d'une piété toute sincère et spontanée.

On peut bien, lorsque l'on étudie l'évolution de sa pensée, noter les phases successives par lesquelles elle passe. On pourra dire, comme nous l'avons fait plus haut, que Novalis commence, vers 1795, par être surtout philosophe ; qu'ensuite, à partir de 1797, il est principalement naturaliste et physicien ; qu'enfin, à partir de la fin de 1798, on observe chez lui un intérêt plus spécial pour le christianisme et pour le problème religieux. Mais il ne faut pas perdre de vue, lorsque l'on établit ces divisions, qu'elles ont une valeur toute relative et que, en réalité, Novalis a toujours été une nature profondément religieuse. Ce n'est pas un chrétien qui cherche à se confirmer dans sa foi en montrant l'accord de la raison et des croyances religieuses. C'est encore beaucoup moins un philosophe qui serait préoccupé de démontrer que sa conception du monde est en harmonie avec le christianisme traditionnel. Le dualisme de la raison et de la foi semble ne pas exister chez lui. L'instinct religieux et l'instinct spéculatif s'accordent en lui sans

difficulté aucune. Comme les mystiques anciens, il aspire d'un même élan à la vérité philosophique, scientifique et religieuse.

Et c'est pourquoi aussi je crois que le sentiment chrétien est demeuré à peu près constant chez Novalis. En étudiant sa biographie, on voit comment l'hérédité et l'éducation reçue soit à la maison paternelle, soit chez les Frères Moraves, déposent dans son âme le germe d'une piété vivante et imprégnée déjà de mysticisme. Cette piété ne paraît guère avoir subi de fluctuations. Non pas que Novalis ait été un ascète ni un saint. Nous savons, au contraire, avec quelle ardeur il s'abandonne à la joie de vivre, aux impulsions de son tempérament sensuel. Pendant ses années d'université, il est un étudiant plein d'entrain, léger et mobile, qui fait des dettes, qui a des amourettes, qui se flatte d'être un brillant cavalier. Mais le fond religieux de sa nature se révèle de bonne heure par cette nostalgie vague de paix, d'harmonie, d'équilibre intérieur qui se manifeste chez lui. Il ne faudrait pas imaginer que ce soit la mort de sa fiancée qui ait amené chez lui une conversion. Bien auparavant déjà, Novalis est chrétien conscient. Dès l'été de 1796, Frédéric Schlegel, rencontrant à Weissenfels son ami qu'il n'avait pas revu depuis l'époque de leur vie commune à Dresde, est frappé – jusqu'à l'exaspération même – par ce qu'il appelle « la bigoterie piétiste » de Hardenberg. C'est dire que l'élément chrétien de la nature de Novalis est dès ce moment distinctement visible pour tous. La mort de Sophie n'a fait que renforcer chez lui une disposition déjà existante.

Et les amis romantiques sentent très bien la différence profonde qui les sépare à cet égard de Hardenberg. La plupart d'entre eux sont des dilettantes du christianisme plutôt que des chrétiens véritables : Frédéric Schlegel, en particulier, a passé par le nihilisme absolu. Le christianisme en tant que vérité historique et traditionnelle a, pendant de longues années, perdu toute espèce de valeur pour lui. Même au moment où, à la fin de 1798, il veut « créer » une religion, ce n'est pas, dans sa pensée, une restauration du christianisme traditionnel qu'il entreprend ; c'est une religion *nouvelle* qu'il prétend instituer, un christianisme *supérieur*. Il se rend compte que la question religieuse ne se pose pas de même pour lui et pour Novalis, qui, lui, n'est jamais sorti du christianisme. Il sait que, pour l'un, le christianisme a une valeur positive, actuelle et pratique, pour l'autre une valeur simplement historique. Il se demande si Novalis voudra être le « dernier chrétien, le Brutus de la vieille religion ou le Christ du nouvel Évangile ». Il ne semble pas que pour Novalis lui-même cette alternative se soit jamais posée. L'identité entre le christianisme historique et le christianisme idéal, entre la religion positive et la religion métaphysique, n'a jamais fait

doute pour lui. Sa religion a toujours donné satisfaction en même temps à sa piété chrétienne et à son instinct philosophique et scientifique.

Henri Lichtenberger

[à suivre]

NOVALIS

DEVANT LA CRITIQUE

« Novalis devant la critique » est un opuscule d'Émile Spenlé, publié à Paris, en 1903. Il constitue la thèse complémentaire de son *Essai sur l'idéalisme allemand*. Il fait le point sur les cent premières années de la réception du poète romantique allemand en Allemagne et en France (1802-1903).



Il est curieux de voir même des hommes qui avaient connu Novalis dans la vie réelle, céder à cet entraînement et modifier leurs souvenirs par un travail inconscient d'imagination rétroactive. Ainsi Steffens, qui avait rencontré le jeune poète à Iéna et à Freiberg en 1798 et 1799, en avait reçu d'abord une impression presque défavorable. « C'est un homme de beaucoup d'esprit – écrivait-il alors ; – mais il m'a confirmé dans l'idée que même les hommes d'esprit d'aujourd'hui ont *peu de compréhension pour une méthode rigoureuse et scientifique...* Sa manière de penser semble aboutir à cette forme d'esprit, incohérente, qui cherche à surprendre la nature par des traits d'esprit et qui finalement amalgame pêle-mêle ces boutades et ces saillies – bref du schlegelianisme en matière de sciences naturelles ». Tout autre nous apparaît le Novalis de ses Mémoires, écrits 40 ans plus tard. « *Son extérieur faisait songer du premier coup à ces images pieuses de chrétiens, si simples et si naïves...* Peu d'hommes ont fait sur moi une impression si profonde et si persistante... On ne peut l'appeler un mystique dans le sens habituel, car les mystiques cherchent derrière le monde sensible, qui les emprisonne, un mystère plus profond, le sanctuaire caché de la liberté, de l'activité spirituelle. Mais lui, il vivait dans ce lieu secret comme dans une réalité familière et lumineuse, d'où son regard

plongeait dans le monde sensible et dans ses relations externes. J'ai connu plus tard des hommes qui subissaient entièrement son ascendant, des hommes qui s'adonnaient à des occupations toutes pratiques, des savants empiriques de toute espèce, mais qui avaient le respect du mystère spirituel de l'existence et qui croyaient découvrir dans ses écrits un trésor caché. *Comme des oracles merveilleux et prophétiques ils lisaient les fragments poétiques et religieux de Novalis et s'édifiaient par cette lecture, ainsi que font les croyants en lisant la Bible* ». Reconnaîtrait-on encore dans ces lignes l'« homme d'esprit » dont les premières lettres esquissaient le portrait et ce « schlegelisme en matière de sciences naturelles » dont l'auteur parlait alors si dédaigneusement ? Mais aussi comme nous voici loin de cette « méthode rigoureuse et scientifique » que revendiquait hautement alors le jeune étudiant ! Comme le contraste entre ces deux portraits et ces deux jugements montre bien le chemin parcouru en 40 ans par la pensée romantique !

Ainsi la « légende » romantique de Novalis, préparée dans les cénacles romantiques, présentée au public par les écrits à peu près contemporains de Schleiermacher, dans les Conférences littéraires d'Adam Müller, dans l'Europa de Frédéric Schlegel et surtout dans les préfaces, écrites par Tieck en tête de l'édition des Œuvres du poète, est fixée dans ses grandes lignes et elle a plus peut-être encore que la valeur intrinsèque des écrits eux-mêmes à attirer sur l'auteur l'attention d'un certain public. Novalis devint une sorte de « thème » favori, que chacun interprétait selon ses aspirations particulières, sur lequel chacun brodait des variations innombrables. Précisément le caractère fragmentaire, incohérent, parfois contradictoire de ses écrits le désignait particulièrement pour jouer ce rôle d'*oracle* : on s'attachait moins au texte lui-même, au sens matériel de l'œuvre qu'à cette doctrine inexprimée, à cette grande pensée cachée, qui semblait transparaître sous les hiéroglyphes obscurs.

Cependant, dès le début, certains auteurs ont formulé des réserves. Dans sa « *Vorschule der Aesthetik* », parue en 1804, Jean-Paul Richter élève des doutes sur les capacités productives de Novalis. Il voit en lui un de ces « nihilistes poétiques », un de ces « génies passifs » ou, comme il dit encore, un « de ces androgynes qui lorsqu'ils conçoivent s'imaginent procréer ». Ce sont assurément des esprits supérieurs ; ils ont plus que du talent et moins que du génie ; ils ne produisent que s'ils sont fécondés par un autre esprit. – Schelling non plus ne se sentait pas une grande sympathie pour Novalis. « Je ne puis me faire à cette frivolité intellectuelle – écrivait-il – qui consiste à venir flairer tous les objets, sans en pénétrer aucun », et on sait que son « *Heinz Widerporst* » visait tout

particulièrement Novalis. Cependant la plupart des « schellingiens » adoptèrent ce dernier comme un des précurseurs géniaux de la « Naturphilosophie ». Dans un article intitulé « *Novalis ein Naturdichter* », et publié en 1829 dans l'« Isis », journal fondé par le naturaliste Oken, un professeur de la faculté de médecine de Göttingen, Th. Brück, consacrait quelques colonnes au jeune poète physicien. Il développait à ce sujet l'idée fondamentale de la philosophie romantique de la Nature. L'homme, disait-il, saisit la nature soit par les sens et l'intelligence, c'est-à-dire par la science, – soit par le sentiment et l'imagination, c'est-à-dire par la poésie. Ces deux facultés, autrefois séparées, doivent se joindre et se combiner dans la philosophie nouvelle de la Nature et il citait comme précurseurs de cette dernière Buffon en France, Goethe et Novalis en Allemagne. – Solger, dont les théories esthétiques se rencontrent souvent avec les pensées de Novalis sur l'art, croyait trouver dans le roman Henri d'Ofterdingen une véritable « théophanie », un *mythe* moderne, « qui ne se distingue des autres mythes que parce qu'il a pris corps, non dans l'âme collective d'un peuple, mais dans celle d'un individu isolé » [1826].

Si chez Solger et Schelling la pensée philosophique allemande reste encore emprisonnée dans l'idéal romantique, on la voit chez Hegel tenter un premier effort pour se frayer une issue vers des horizons nouveaux. Dans ses Cours d'esthétique, professés à Heidelberg d'abord, en 1818, et plus tard à Berlin, Hegel instruit le procès du romantisme, qu'il considère comme une forme historique définitivement dépassée et qui doit céder la place à une synthèse nouvelle.

A vrai dire ce qu'on appelle plus particulièrement l'école romantique n'est qu'une forme décadente et dégénérée du grand art romantique et chrétien, que l'auteur oppose à l'art classique et payen. Toutes ses sympathies, on le sent bien, sont pour ce dernier. L'art classique, selon lui, a su opérer la complète réconciliation de l'Esprit et de la Nature, en restant dans la nature même : il a réalisé la beauté suprême, car ici l'Idée et son expression se pénètrent intégralement ; la forme corporelle ne fait qu'un avec le contenu spirituel qui l'anime. « Il n'y a et ne saurait y avoir jamais rien de plus beau ». L'art romantique au contraire a détourné vers le dedans, vers « la spiritualité subjective » les regards de l'homme. « Car, dans la phase de l'art romantique, l'Esprit sait que la vérité pour lui n'est plus de s'épancher dans l'univers corporel ; qu'au contraire il ne prend possession de cette vérité qu'en se repliant du dehors vers son intimité profonde et en posant la réalité extérieure comme une forme d'existence inadéquate ». La beauté, en tant que manifestation sensible de l'Idée, est devenue inessentielle : bien

plus, l'idéal romantique la rend pour ainsi dire impossible, par ses exigences de spiritualité pure. Mais cet idéal porte en lui dès le début les germes de sa propre dissolution. En prenant pour contenu essentiel l'intériorité subjective du poète l'art devient en effet de plus en plus indifférent au monde extérieur et à la réalité concrète, il brise tous les liens qui le rattachent à cette dernière et plane au-dessus du monde objectif, dans un état d'absolue liberté, mais aussi d'absolue indétermination. La formule philosophique de cette décadence artistique Hegel croit la trouver dans la théorie de l'Ironie romantique, issue de l'idéalisme de Fichte et présentée par Frédéric Schlegel d'abord, par Solger ensuite. C'est dans sa critique des œuvres de Solger, parue en 1828 dans les « *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik* » qu'il a analysé le plus longuement cette forme de décadence artistique. – Le romantisme lui apparaît à présent comme une véritable maladie philosophique, dont les symptômes et les progrès peuvent en quelque sorte se déduire « a priori ». L'Ironie romantique est au début : par un effort d'abstraction l'esprit se détache d'abord de tout ce qui donne un intérêt positif et concret à la vie, pour ne voir plus dans les choses que des apparences, des formes pures et évidées, parmi lesquelles son « Moi » peut se jouer capricieusement. Mais il survient bientôt une seconde phase où le « moi » se lasse de sa propre subjectivité, où après avoir perdu contact avec les réalités extérieures, il sent cependant en lui un besoin douloureux d'objectivité. Il se trouve alors comme déchiré par une contradiction interne insoluble, – à la fois poussé hors de lui par une aspiration irrésistible vers une réalité objective, et incapable cependant de renoncer à la solitude où il s'adore lui-même.

C'est dans la personnalité de Novalis que Hegel a cru reconnaître le « cas type », par où s'illustre cette théorie du romantisme décadent. Novalis est le malade romantique idéal, qu'il faudrait inventer, s'il n'existait pas ; « car – dit Hegel – ce qui fait le fond de la personnalité de Novalis, c'est que les besoins spéculatifs chez lui ont été assez forts pour éveiller dans cette belle âme une aspiration nostalgique, mais non pour lui permettre ni de triompher de sa tendance à l'abstraction, ni d'y renoncer. Bien plus cette tendance était si profondément ancrée au cœur du noble jeune homme, – lui-même s'y est abandonné avec tant de ferveur et de loyauté, que cette aspiration transcendante – véritable consommation de l'esprit – a pénétré jusque dans les tissus organiques de sa vie et a marqué de son empreinte sa destinée entière » [1828]. Particulièrement dans Henri d'Ofterdingen s'observent les symptômes de ce « morbus mysticus ». « Les situations creuses se dérobaient craintivement devant la réalité où

elles devraient pourtant s'insérer résolument, si elles-mêmes prétendaient à quelque réalité. » On retrouve à peu près le même jugement sur Novalis dans l'histoire de la philosophie de Hegel (*Hegel's Werke, Berlin, 1836, XV, p. 645*).

Ainsi chez Hegel nous voyons la pensée allemande, par une sorte de progrès intérieur, triompher du romantisme et réagir contre lui. Mais bientôt des causes extérieures, politiques et sociales, allaient activer cette élaboration intérieure et lui faire exprimer toutes ses conséquences. Une toute nouvelle période commença alors pour la réputation de Novalis, lorsque son œuvre sortit du milieu artificiel d'initiés, où elle restait malgré tout encore confinée, pour être projetée au milieu des polémiques du jour. Allait-elle s'affirmer viable et résister à l'épreuve ?

[à suivre]



Octave Lacroix⁴

Mais l'Amour vrai, l'Amour aux flammes éternelles,
Est en haut ; pour l'atteindre, il faut avoir des ailes.
Comme un cygne envolé, blanc à travers l'azur,
Seul, l'homme peut y monter qui garde son cœur pur,
Qui foule sous ses pieds, dans la boue et le sable,
Le faix des passions, pesant et périssable ;

En vain la volupté veut l'attacher au sol :
Cet homme est libre... Alors il peut prendre son vol ;
Il comprendra l'Amour, et celui de la femme,
Bien loin de l'assoupir, réveillera son âme.
Il aimera l'enfant dont l'œil noir lui parla,
Comme Jérôme aima la Romaine Paula,
Et sous l'étude austère et la philosophie,
Novalis reverra ton image, ô Sophie !...
Ah ! si j'aimais ainsi... dix ans ; non, mais un soir,
Puis mourir !... Mon Ami je n'ai pas cet espoir.

Extrait des *Chanson d'Avril*, 1852.

⁴ Journaliste et poète français (1827-1901).

Publication



- Jean Moncelon, *Novalis, L'initiation à la Sagesse divine dans l'œuvre et la vie du poète romantique allemand*, Terre blanche, 2012.

Le présent ouvrage constitue le troisième volume de *Trois leçons sur l'ésotérisme chrétien* (les deux premiers volumes sur l'Ami de Dieu de l'Oberland (I) et Jacob Bœhme (II) à paraître aux éditions Terre Blanche en 2013) :

L'Ami de Dieu de l'Oberland reste le maître prééminent, qui appelle à une connaissance surnaturelle, et qui initie aujourd'hui, comme au temps de Rulman Merswin et de Jean Tauler. Le chemin, la voie initiatique, c'est la voie de Jacob Bœhme, dernier dépositaire de la Science divine au sein du christianisme occidental. Le maître spirituel, enfin, l'étoile qui nous guide mystérieusement vers la Sagesse divine, c'est

NOVALIS.

Il réunit des textes précédemment parus pour la plupart dans la *Lettre Novalis* dans la rubrique : « Novalis et l'initiation », et s'adresse non seulement à tous ceux qui se considèrent comme des disciples du poète romantique allemand, mais aussi, plus largement, à ceux qui s'intéressent aux différentes voies de l'initiation dans la Tradition occidentale.

Pour commander l'ouvrage : terre.blanche@live.fr

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

(NOUVEAU CATALOGUE 2011)

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1e novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. **Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis.** »

Volume 12 – Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

« Parmi les écrivains d'une originalité remarquable, que l'Allemagne a produits depuis son récent éveil littéraire, Novalis tient une des premières places. »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1910.

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »

A handwritten signature in cursive script, reading "Friedrich von Hardenberg". The ink is dark and the handwriting is fluid and characteristic of the late 18th or early 19th century.

SOMMAIRE

Document biographique

- « La vie littéraire à Iéna », d'après Henrik Steffens.

Documents littéraires et témoignages

- A propos de la Wartburg, par Blaze de Bury, Villiers de l'Isle-Adam.
- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, janvier-février 1910.
- Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903.

Publication

- Jean Moncelon, *Novalis, L'initiation à la Sagesse divine dans l'œuvre et la vie du poète romantique allemand*, Terre blanche, 2012.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2012